Les dangers de l'opium.

> Sans cesse et sur toute la terre des milliers d'hommes, candidats au bonheur par l'intoxication, s'adonnent passionnément à l'alcool et à la cocaïne, poisons de l'Occident, ou à l'opium et au haschisch, poisons de l'Orient.
>
> B.-J. Logre: Toxicomanies.

Tout le monde connaît le pavot de nos jardins, le Papaver somniferum L., avec son suc laiteux et ses graines oléagineuses qui mûrissent dans une capsule poricide. C'est à la variété à grandes fleurs blanches et à «têtes» indéhiscentes grosses comme un fruit de néflier (Yunnan), voire même comme un poing d'homme (Hindoustan), que l'Orient doit la drogue appelée opium, l'Occident et le Nouveau Monde l'alcaloïde connu sous le nom de morphine (Morphium).

Le pays d'origine du Papaver somniferum varietas album Dc. (= Papaver officinale Gmelin) ne saurait être que conjecturé. Le fait est que la plante étale ses tapis de fleurs sur le plateau d'Angora tout aussi bien que sur les plateaux de Chiraz et d'Ispahan, nous la trouvons dans les Indes Britanniques comme nous la trouvons en Extrême-Orient. L'Egypte, à son tour, lui a accordé droit de cité, alors qu'une partie de la Turquie, l'Arménie et la Caucasie cultivent et propagent une autre espèce: Papaver orientale L., à grandes fleurs écarlates mouchetées de noir et rappelant plus ou moins les coquelicots de nos champs de blé.

L'opium à fumer n'est autre chose que le latex coagulé des capsules vertes: capita papaveris immaturi. Les «têtes» sont scarifiées à l'aide d'un engin tranchant qui ne rappelle pas mal le tire-lignes servant à tracer les portées de musique. Le latex sort par gouttes. Le coagulat est soigneusement malaxé et raffiné dans les bouilleries d'opium. Puis il est soumis à l'action fermentative et aromatisante de certains microphytes. Ainsi préparé l'opium est livré au commerce. C'est une pâte qui se vend en tubes comme nos pâtes dentifrices, ou en boîtes en laiton. L'opium s'amende en vieillissant, et il y a des opiums de marque comme il y a des thés et des crus de marque. Sont réputés p. ex. les opiums de Smyrne, de Bénarès, du Yunnan.

La «boulette» d'opium, petite quantité dosée à l'aide d'un moule aux dimensions lilliputiennes, est embrochée sur une aiguille et doucement grillée dans la flamme d'une lampe à huile. Une fois au point elle est placée au fond d'un petit godet qui fait corps

avec la pipe. Le petit canal laissé par l'aiguille qu'on retire sert de cheminée.

Besoin n'est guère d'énumérer l'autre outillage plus ou moins compliqué des habitués des fumeries. Relevons seulement que le chalumeau ordinaire est en bambou. Mais il y a des fumeurs qui tiennent au grand luxe. C'est ainsi qu'on trouve des pipes en ébène, en écaille de tortue, en ivoire, en or.

L'art de fumer l'opium est plus ou moins contemporain de l'art de fumer le tabac. La consommation du tabac est restée l'apanage des pays de l'Occident et du Nouveau Monde, l'usage de fumer l'opium représente le funeste privilège des grands pays de l'Asie, ce qui n'empêche pas l'existence de fumeries clandestines dans nos grandes capitales et dans nos grands ports de mer. L'emploi même modéré du stupéfiant amène presque toujours et d'une façon toute naturelle l'usage abusif et passionnel. Le petit fumeur commence par dix pipes, les as en opiomanie atteignent les chiffres invraisemblables de 100—200 pipes par jour. Le pouvoir hypnogène du Pavot était connu déjà des Assyriens, seulement, en ces temps reculés, l'opium a été ou mangé ou chiqué ou bu. De nos jours encore l'opiophagie est bien plus répandue que l'habitude de fumer l'opium. Sont surtout mangeurs d'opium les Persans et les Hindous. Ils se servent de l'opium en fragments d'aspect résineux qu'ils mangent comme on mange des dragées, et ils succombent de la même manière que les fumeurs d'opium dès qu'ils consomment la drogue d'une façon quelque peu exagérée. L'Indochine bien qu'elle ne cultive guère «l'œillet blanc» — on n'y connait que l'opium importé — est contaminée au même titre que les pays voisins. Tel est, en effet, le sens de la réponse donnée par le général Brière de l'Isle à M. de Lanessan qui lui avait donné ordre de rapatrier en France tous les alcooliques et tous les opiomanes de l'Indochine française. «Mais c'est l'évacuation que vous demandez-là!» lui répondit le général. Le détail est cité par le Dr. Logre, médecin de l'infirmerie spéciale de la Préfecture de police à Paris, dans son petit traité sur les toxicomanies.

Pour comprendre ces innombrables déchéances qui sont pires que les ravages occasionnels des grandes épidémies de jadis, il faut se familiariser avec le dynamisme physiologique et physique de l'opiomanie. La période d'initiation, troublée tout au plus par les petites fatalités qui accompagnent également le plaisir de la première pipe de tabac, aboutit à un état d'âme et de corps extraordinaire auquel la médecine a trouvé le nom heureux d'euphorie. L'euphorie toxicomaniaque n'a rien d'hallucinatoire, au contraire: le nouvel initié peut s'adonner sans lien ni entrave à un sentiment

d'immatérialité et de lucidité imaginative auquel il n'est pas habitué dans sa vie de tous les jours. Cette exaltation transitoire des phénomènes de conscience, Chambard l'a très bien caractérisée en ces termes: «Dans le silence et l'obscurité, l'intelligence, dégagée de ses entraves, brille comme au fond d'un sombre sanctuaire: une lampe sacrée. C'est le moment des méditations savantes, des aperçus ingénieux, des vastes synthèses, des plans d'ouvrages qui, hélas, ne verront jamais le jour . . .»

Claude Farrère, l'auteur de la «Fumée d'opium» et des «Petites Alliées», rend ses impressions à peu près de la même manière, comme fond, mais en renchérissant sur Chambard avec la rhétorique exubérante et factice du littérateur: «Oh! Se sentir de seconde en seconde moins charnel, moins humain, moins terrestre; guetter le libre envol de l'esprit qui s'échappe de la matière, de l'âme désentravée des lobes du cerveau; admirer la multiplication mystérieuse des facultés nobles: intelligence, mémoire, sens du beau; devenir, en quelques pipées, l'égal véritable des héros, des apôtres, des dieux; comprendre, sans effort, la pensée d'un Newton, dominer le génie de Napoléon, corriger les fautes de goût d'un Praxitèle; unir enfin, en un cœur devenu trop vaste, toutes les vertus, toutes les bontés, toutes les tendresses; aimer démesurément le ciel et toute la terre; confondre, en une même douceur, ennemis et amis, bons et méchants, heureux et misérables; certes, l'Olympe des helléniques et le Paradis des chrétiens réservent à leurs élus des béatitudes moins pleines . . .»

Le premier effet de l'opium est donc un effet sédatif, calmant. C'est un poison électif de l'écorce grise du cerveau et des centres nerveux du grand sympathique. L'inhibition simultanée des deux systèmes nerveux réduit au minimum les fonctions végétatives du corps ainsi que l'intensité des heurts et des impressions désagréables de la vie sensorielle. L'âme s'adonne à ses seules tendances généreuses et élevées, même le sens génital est comme endormi. Voilà encore un détail qui peut voiler la nocuité de l'opium, car l'ivresse cocaïnique p. ex. provoque une exubérance de vitalité grossière et de sexualité tout en poussant à des accès de méchanceté et à une agressivité qui peut tourner aux pires perversités.

Il y a plus de cent ans que le charme enveloppant de la griserie par l'opium a trouvé un panégyriste dont l'éloquence délirante ne peut guère être dépassée et dont les transports littéraires prennent, par endroits, les allures d'un cantique. Qu'on en juge d'après les passages que voici:

«Toi qui, au cœur du pauvre comme du riche, pour les blessures qui ne se cicatrisent jamais et pour les angoisses qui induisent l'esprit en rébellion, apportes un baume adoucissant!

Toi qui, par ta puissante rhétorique, désarmes les résolutions de la rage et qui, pour une nuit, rends à l'homme coupable les espérances de sa jeunesse et ses anciennes mains pures de sang!

Qui, à l'homme orgueilleux donnes un oubli passager des torts non redressés et des injures non vengées!

Tu bâtis, dans le sein des ténèbres, avec les matériaux imaginaires du cerveau, avec un art plus profond que celui de Phidias et de Praxitèle, des cités et des temples qui dépassent en splendeur Babylone et Hécatompylos!

Et, du chaos d'un sommeil plein de songes, tu évoques à la lumière du soleil les visages des beautés longtemps ensevelies et les physionomies familières et bénies, nettoyées des outrages de la tombe!

Toi seul, tu donnes à l'homme ces trésors, et tu possèdes les clefs du Paradis, ô juste, subtil et puissant opium!»

Il s'agit de Thomas de Quincey, grand écrivain anglais dont le livre «Confessions of an English opium eater» a paru en 1821. Il a été réédité et traduit en français par Baudelaire qui, à son tour, ne tarit pas sur l'éloge de la drogue enchanteresse dans «Les Paradis artificiels».

Mais la médaille a son revers. Chez les fumeurs qui n'exagèrent pas — ils sont plutôt rares — les torts physiologiques sont plus lents à se manifester. C'est la loi des petits effets accumulés ou loi de l'usure progressive, celle qui régit et qui explique également les ravages plus ou moins masqués de l'alcool dans la bourgeoisie occidentale. Ces ravages sont pires dès qu'il s'agit d'abus notoires. Là comme chez nous l'usure rapide s'abat de préférence sur les classes sociales de bas étage. C'est que les fumeurs qui font partie des classes aisées ne fument que du «chandoo» : c'est l'opium vierge. Les résidus des chalumeaux sont raclés pour curer les fonds de godet. Ces crasses, ou «mégots» d'opium, sont revendues sous le nom de «dross». Le dross est le chandoo des pauvres. Il est 4—5 fois moins cher tout en étant 4—5 fois plus toxique. Il renferme les alcaloïdes délétères sous une forme bien plus concentrée et il pousse à une ivresse plutôt turbulente et brutale à l'instar de celle dont nos ouvriers tombent victimes en se soulant dans les assommoirs avec des eaux-de-vie contenant des huiles empyreumatiques (Fusel).

Par endroits on ajoute au dross du hàschisch qui, à son tour, donne lieu à une ivresse violente et agressive, car c'est au haschisch probablement qu'il faut attribuer les accès de fureur sanguinaire que les Malais appellent «amok» et qui font que ces forcenés, une fois qu'ils ont quitté l'abri du bouge qui les a mis dans cet état de fureur épileptique, tuent en chemin tout ce qu'ils rencontrent

jusqu'au moment où ils sont abattus eux-mêmes comme des chiens enragés.

Voilà naturellement les méfaits ultimes de l'emploi abusif de l'opium. Mais quand même il ne s'agit pas de ces extrêmes il est difficile de savoir où placer la limite entre l'usage modéré et l'abus. L'euphorie n'est que concomitante et passagère, quoiqu'elle puisse durer une dizaine d'heures. L'intoxication demande donc à être répétée... c'est la chaîne sans fin! Encore que l'excitabilité baisse et, d'après la loi de Weber, la concentration de la substance excitante doit augmenter en rapport. C'est l'écueil de l'accoutumance... Non pas que l'opium s'accumule dans les tissus! C'est plutôt la fatigue des tissus et des nerfs qui s'exprime par ce premier symptôme de la déchéance qui ne tarde pas à s'accentuer et à se manifester extérieurement. Les pupilles p. ex. réagissent paresseusement à la lumière; l'iris se rétrécit et son «fond» noir n'est plus qu'un point dans une figure affreusement pâle et immobilisée comme un masque. Accélération du pouls et sueurs abondantes, amaigrissement et symptômes de décrépitude, aspermie etc. L'intelligence s'émousse, la volonté et le moral s'en vont. Il y a, en un mot, toute la kyrielle des réactions et des déchéances auxquelles tous les opiomanes finissent par succomber.

* * *

L'opium a une composition assez complexe. L'analyse y trouve, entre autres composés, 23 alcaloïdes tels que la morphine, la codéine, la narcotine, la papavérine, la laudanine etc. Les opiums de l'Inde et de la Chine contiennent de 5—10 %, les opiums turcs et persans de 10—15 % de ces alcaloïdes. Ce sont des alcalis plus ou moins volatils fixés aux acides méconique, lactique, phosphorique et sulfurique. La plupart de ces alcalis végétaux sont des méconates.

La morphine a été isolée à peu près simultanément par Derosne, pharmacien à Paris et par Sertuerner, pharmacien à Paderborn, en Westphalie. Le «Mémoire sur l'opium» de Derosne parut en 1804, dans les Annales de chimie, vol. 45. L'étude du savant allemand n'a été publiée qu'en 1806, après un contrôle laborieux. Le titre de sa publication a été conçu d'une manière non moins laborieuse: «Darstellung der reinen Mohnsäure (Opiumsäure) nebst einer chemischen Untersuchung des Opiums mit vorzüglicher Hinsicht auf einen darin neu entdeckten Stoff und die dahin gehörigen Bemerkungen.» L'étude a paru dans un périodique allemand: Journal der Pharmaceutik, 14. Band. Le terme de morphine n'est encore employé ni par Derosne ni par Sertuerner. Derosne parle du «sel d'opium», Sertuerner dit: «mit Hinsicht auf einen neu entdeckten Stoff». Ce sel d'opium peut même revendiquer l'honneur

d'une triple paternité, car Séguin, chimiste des Armées de la Révolution et du Consulat, en fit la découverte presqu'en même temps, mais son «Premier Mémoire sur l'opium» n'a été publié qu'en 1814. C'est Sertuerner qui, plus tard, a donné son nom de baptême à l'enfant. En 1817 en effet sa seconde publication, couvée cette fois-ci pendant une douzaine d'années, venait préciser sa découverte sous le titre: «Über das Morphium, eine neue salzfähige Grundlage, und die Mekonsäure, als Hauptbestandteile des Opiums.» Sertuerner s'était établi entretemps à Eimbeck, au Royaume du Hanovre, son étude parut dans «Annalen der Physik». Les savants allemands restaient réfractaires à la découverte de leur compatriote, on le traitait plutôt en charlatan. Aujourd'hui encore son nom n'est guère mentionné dans les grandes encyclopédies allemandes. Séguin n'eut pas plus de chance. Il fut poursuivi et emprisonné pour «profits illicites». Ce n'est qu'en 1830 que la nouvelle drogue commençait d'avoir plus de vogue. C'est que Laffergue, modeste praticien de St-Emilion, avait imaginé le procédé des «inoculations d'opium». Plus tard la découverte de la seringue de Pravaz devait augmenter considérablement l'application de la morphine sous forme d'injections sous-cutanées telles qu'on les pratique encore de nos jours. Une fois en vogue la morphine finit par trouver une application plutôt exagérée, surtout de la part des médecins allemands qui, pendant les années de guerre de 1866 et de 1870—71, employaient des doses de plus en plus massives. La morphine est l'analgésique bien connu qui permet d'annihiler les douleurs des blessés et des moribonds et d'y substituer l'euphorie morphinique. C'est cette propriété heureuse en même temps que calamiteuse qui poussait les médecins de cette époque à appliquer des doses tellement abusives qu'en 1875 Levinstein partait en guerre contre le nouveau fléau de la médecine: le morphinisme. Car il ne faut pas se tromper sur le vrai caractère de tous ces stupéfiants. Bien que le nom de morphine rappelle Morphée, le fils du Sommeil et de la Nuit et le dieu des Songes, le pouvoir hypnogène de la drogue n'a rien de commun avec le pouvoir réparateur et réconfortant du sommeil: toujours et partout il ne s'agit que d'un phénomène de léthargie, de l'effet paralysant d'un narcotique. Pour apaiser une crise de foie, une colique des reins, une migraine ou des rhumatalgies obstinées, ou pour soulager les affres d'une parturition trop douloureuse, certes il n'y a rien de plus simple et de plus expéditif qu'une seringue de Pravaz chargée d'une dose raisonnable de morphine. Mais l'action sédative du poison est tellement séductrice que le malade non averti y retourne de son plein gré et finit par s'habituer à l'empoisonnement. (A suivre.)

P. WORRE-MERTENS, LUXEMBOURG